

ACTE TROISIÈME.¹

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Ah! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie :
 Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie?
 De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé?
 Cache-moi bien plutôt : je n'ai que trop parlé.
 Mes fureurs au dehors ont osé se répandre ;
 J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
 Ciel! comme il m'écoutoit! Par combien de détours
 L'insensible a longtemps éludé mes discours!
 Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte!
 Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!
 Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein?
 Hélas! quand son épée alloit chercher mon sein,
 A-t-il pâli pour moi? me l'a-t-il arrachée?
 Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
 Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains;
 Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

1. Dans cet acte, Racine change de modèle, ce n'est plus Euripide qu'il imite, c'est Sénèque, et ce qu'il lui emprunte devient sous sa plume une véritable création.

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
 Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
 Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
 Dans de plus nobles soins chercher votre repos;
 Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
 Régner, et de l'État embrasser la conduite?

PHÈDRE.

Moi! régner! Moi, ranger un État sous ma loi!
 Quand ma foible raison ne règne plus sur moi,
 Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire,
 Quand sous un joug honteux à peine je respire,
 Quand je me meurs!

ŒNONE.

Fuyez.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter?

PHÈDRE.

Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées.
 De l'austère pudeur les bornes sont passées :
 J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
 Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.¹

1. Trait de vérité frappant dans la peinture des passions. C'est ici la première fois que Phèdre parle d'*espoir* : jusque-là elle ne voulait que mourir. Elle a fait le premier pas : elle ne peut plus s'arrêter. Voilà pour la partie morale. Pour la partie dramatique, observez que ce beau développement d'espérance qui va suivre sert à varier les effets dans une même situation, ce qui est essentiel pour sauver l'uniformité d'une plainte continue, et amener les alternatives indispensables au théâtre. Cette théorie n'est connue que des excellents artistes, et pas un n'y a manqué; c'est une des principales sources d'intérêt. (L.)

Toi-même, rappelant ma force défaillante
Et mon âme déjà sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer :
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

OENONE.

Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étois-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée!
Que son farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phèdre en ce moment n'avoit-elle mes yeux!

PHÈDRE.

OEnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse;
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois :
Peut-être sa surprise a causé son silence;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

OENONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHÈDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

OENONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.¹

1. Ce vers, qui dans Sénèque n'est qu'un trait de passion, est dans Racine le germe d'une situation. Cette femme, qui attache un si grand prix à n'avoir point de rivale, dans quel état sera-t-elle, lorsqu'un moment après elle apprendra qu'elle en a une! (L.)

Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison :
Sers ma fureur, OEnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible;
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible :
Les charmes d'un empire ont paru le toucher;
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher;
Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
OEnone; fais briller la couronne à ses yeux :
Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens :
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens;
Presse, pleure, gémis; plains-lui¹ Phèdre mourante;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante :
Je t'avouerai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II.

PHÈDRE.

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue!

1. Plains-lui dans l'édition de 1697; peins-lui dans les éditions précédentes.

Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
 Ton triomphe est parfait; tous tes traits ont porté.
 Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
 Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
 Hippolyte te fuit; et, bravant ton courroux,
 Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux;
 Ton nom semble offenser ses superbes oreilles :
 Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles.¹
 Qu'il aime... Mais déjà tu reviens sur tes pas,
 OEnone? On me déteste; on ne t'écoute pas?

SCÈNE III.

PHÈDRE, OENONE.

OENONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
 Madame; rappelez votre vertu passée :
 Le roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux;
 Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
 Le peuple pour le voir court et se précipite.
 Je sortois par votre ordre, et cherchois Hippolyte
 Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

PHÈDRE.

Mon époux est vivant, OEnone, c'est assez.
 J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
 Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

1. Corneille avait dit, dans *Médée* :

Dieux.
 Souverains protecteurs des lois de l'hyménée...
 Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
 Et m'aidez à venger cette commune injure.

(Acte I, scène IV.)

OENONE.

Quoi?

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu :¹
 Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
 Je mourois ce matin digne d'être pleurée;
 J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

OENONE.

Vous mourez?

PHÈDRE.

Juste ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui?
 Mon époux va paroître, et son fils avec lui.
 Je verrai le témoin de ma flamme adultère
 Observer de quel front j'ose aborder son père,
 Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,²
 L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
 Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
 Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
 Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
 Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
 Il se tairoit en vain : je sais mes perfidies,
 OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
 Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
 Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
 Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes :

1. Il y a dans cette phrase, qui n'est point achevée, *Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu*, une espèce d'ellipse familière, qui est d'une singulière vérité. Tout le monde supplée aisément : *tu n'as pas voulu me croire, tu n'as pas voulu me laisser mourir*; mais s'en tenir à cette phrase de la conversation ordinaire, *tu n'as pas voulu*, est une manière de peindre le désordre et la vivacité du sentiment qui préoccupe l'âme. (L.)

2. Comme ce vers et le suivant sont pleins de tristesse! *Le cœur gros* est une phrase familière; mais que ne relèveraient pas *les soupirs qu'il n'a point écoutés*? C'est ainsi que l'on tire parti, en poésie, de toutes les sortes de langage. (L.)

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes¹
 Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
 Attendent mon époux pour le désabuser.
 Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
 Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?²
 La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
 Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
 Pour mes tristes enfants quel affreux héritage!³
 Le sang de Jupiter doit enfler leur courage ;
 Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
 Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
 Je tremble qu'un discours, hélas ! trop véritable,
 Un jour ne leur reproche une mère coupable.
 Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
 L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

OENONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre ;
 Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
 Mais à de tels affronts pourquoi les exposer ?
 Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer ?
 C'en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,
 De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
 Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours

1. Je tremble et je crains fort ; les feuilles de ce bois
 Me semblent devenir des langues et des voix
 Pour dire les erreurs que mon amour conseille,
 Et que pour les ouïr le monde est tout oreille.

(Mirame de Richelieu.)

2. Traduction de cet hémistiche de Virgile :

Usque adeone mori miserum est ?

« Est-ce donc un si grand malheur de mourir ? » (*Æneid.*, lib. XII,
 v. 646.)

3. Phèdre avait deux fils : Acamas et Démophon.

Vous-même en expirant appuyiez ses discours.¹
 A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
 Je serai devant lui trop facile à confondre :
 De son triomphe affreux je le verrai jouir,
 Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
 Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !
 Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
 De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

PHÈDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.²

OENONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
 Vous le craignez : osez l'accuser la première
 Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
 Qui vous démentira ? Tout parle contre lui :
 Son épée en vos mains heureusement laissée,
 Votre trouble présent, votre douleur passée,
 Son père par vos cris dès longtemps prévenu,
 Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence!³

1. Les éditions originales donnent *appuyez*, mais nous avons dit déjà
 que cette forme n'est due qu'aux imprimeurs du temps, et qu'il n'y a pas
 de raison de la respecter. (Voy. page 191.)

2. Trait naturel et vrai, qui peint bien l'illusion que, dans certains mo-
 ments, la passion se fait à elle-même. *Je le vois et à mes yeux* forment
 une espèce de pléonasme très-excusable dans le trouble et le désordre de
 Phèdre. (G.)

3. Cette réponse, qui respire l'horreur du crime, sort du cœur de
 Phèdre, et n'est point démentie, quoi qu'on en dise, par la fin de la scène.
 C'est alors la vue d'Hippolyte à côté de Thésée, qui bouleverse l'âme de
 cette malheureuse femme, au point qu'elle laisse dire et faire à Oenone
 tout ce qu'elle a proposé. (L.)

OENONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
 Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords.
 Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
 Mais puisque je vous perds sans ce triste remède,
 Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède :
 Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
 Bornera sa vengeance à l'exil de son fils :
 Un père, en punissant, madame, est toujours père ;
 Un supplice léger suffit à sa colère.
 Mais le sang innocent dût-il être versé,
 Que ne demande point votre honneur menacé ?
 C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
 Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
 Madame ; et pour sauver notre honneur combattu,
 Il faut immoler tout, et même la vertu,
 On vient ; je vois Thésée.

PHÈDRE.

Ah ! je vois Hippolyte ;
 Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite.
 Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
 Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE, HIPPOLYTE, OENONE,
THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
 Madame, et dans vos bras met...

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
 Et ne profanez point des transports si charmants :
 Je ne mérite plus ces doux empressements ;
 Vous êtes offensé. La fortune jalouse
 N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
 Indigne de vous plaire et de vous approcher,
 Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.¹

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
 Mon fils ?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
 Mais, si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
 Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir ;
 Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
 Disparaisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter ?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas.
 C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
 Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézène

1. Elle n'a pas dit un mot qui ne soit plein d'une profonde confusion, d'une profonde douleur, pas un qui, au fond, ne l'accuse elle-même, et pas un qui puisse démentir Oenone quand elle accusera Hippolyte. (L.)

Confier en partant Aricie et la reine :
 Je fus même chargé du soin de les garder.
 Mais quels soins désormais peuvent me retarder ?
 Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
 Sur de vils ennemis a montré son adresse :
 Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
 D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?
 Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
 Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
 Avoit de votre bras senti la pesanteur ;
 Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
 Vous aviez des deux mers assuré les rivages ;
 Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages ;
 Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
 Déjà de son travail se reposoit sur vous.
 Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
 Je suis même encor loin des traces de ma mère !
 Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper :
 Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
 Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
 Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
 Éternisant des jours si noblement finis,
 Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je ? Quelle horreur dans ces lieux répandue
 Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
 Si je reviens si craint et si peu désiré,
 O ciel, de ma prison pourquoi m'as-tu tiré ?
 Je n'avois qu'un ami : son imprudente flamme
 Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme ;
 Je servois à regret ses desseins amoureux ;
 Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux :

Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
 J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
 Livré par ce barbare à des monstres cruels
 Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
 Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
 Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.
 Les dieux, après six mois, enfin m'ont regardé :
 J'ai su tromper les yeux de qui j'étois gardé.*
 D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
 A ses montres lui-même a servi de pâture,
 Et lorsque avec transport je pense m'approcher
 De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher ;
 Que dis-je ? quand mon âme, à soi-même rendue,
 Vient se rassasier d'une si chère vue,
 Je n'ai pour tout accueil que des frémissements ;
 Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements.
 Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
 Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire.
 Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
 Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
 La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
 A-t-elle au criminel accordé quelque asile ?
 Vous ne répondez point ! Mon fils, mon propre fils,
 Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
 Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable.
 Connoissons à la fois le crime et le coupable :
 Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

* VAR. J'ai su tromper les yeux par qui j'étois gardé.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.¹

HIPPOLYTE.

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?
 Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
 Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?
 Dieux! que dira le roi? Quel funeste poison
 L'amour a répandu sur toute sa maison!
 Moi-même, plein d'un feu que sa haine réproûve,
 Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve!
 De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
 Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter :
 Allons : cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
 Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
 Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
 Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

¹. Dans toutes les éditions faites pendant la vie de Racine, Théràmène ne sort point avec Thésée : il reste sur la scène avec Hippolyte, dont il est le gouverneur.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, OENONE.

THÉSÉE.

Ah! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire
 Préparoit cet outrage à l'honneur de son père?
 Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis!
 Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.*
 O tendresse! ô bonté trop mal récompensée!
 Projet audacieux! détestable pensée!¹
 Pour parvenir au but de ses noires amours,
 L'insolent de la force empruntoit le secours!
 J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
 Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
 Tous les liens du sang n'ont pu le retenir!
 Et Phèdre différoit à le faire punir!
 Le silence de Phèdre épargnoit le coupable!

* VAR. *Je ne sais où je vas, je ne sais où je suis.*

¹. Racine observe lui-même, dans sa préface, que Thésée serait moins agréable aux spectateurs, si on lui apprenait que son outrage est aussi complet qu'il peut l'être. Quoique la disgrâce d'un mari ne le rendit point ridicule chez les Grecs, Euripide laisse cependant ignorer au public les expressions dont Phèdre se sert pour accuser Hippolyte. Sénèque, moins délicat, fait dire grossièrement à Phèdre qu'elle a été violée : *Vim corpus tulit.* (G.)